

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. Pour six mois, 14 francs. Pour trois mois, 7 50 francs.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. LAFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 31 décembre 1864.

BULLETIN

Rarement traité de commerce ou grande convention internationale aura présenté, pour être mené à bonne fin, plus de difficultés à surmonter que le traité de 1862 entre la France d'une part, et de l'autre, la Prusse et le Zollverein. C'est qu'il s'agissait non-seulement de concilier les exigences de la production et les intérêts multiples que chaque des parties contractantes avait mission de protéger avec de nouvelles dispositions douanières, mais encore de mettre le nouveau régime de tarifs en harmonie avec cette autre organisation fiscale, aux rouages si nombreux et si compliqués, qui, sous le nom de Zollverein, embrasse tous les Etats de la Confédération germanique. Il n'a donc fallu rien moins qu'une grande habileté diplomatique unie à une grande force de volonté, de la part des cabinets de Berlin et des Tuileries, pour rendre enfin exécutoire la convention du 2 août. Le protocole additionnel, signé à Berlin, le 14 décembre 1864, est venu clore la série des négociations que les producteurs et les commerçants suivaient, des deux côtés du Rhin, avec une égale sollicitude.

Le traité primitif entre la France et la Prusse avait provoqué chez les Etats composant l'ancienne union douanière des réclamations dont il y avait à tenir compte en vue d'obtenir leur adhésion à ce traité, les modifications stipulées dans le protocole additionnel donnent satisfaction aux intérêts en litige, de sorte que le traité de commerce et de navigation, ainsi que les clauses de la convention littéraire du 2 août 1863, recevront pleine et entière application, à dater du 1^{er} juillet 1865.

On se préoccupe beaucoup de savoir si l'Empereur prononcera un discours politique à l'occasion des réceptions du 1^{er} janvier.

Le Journal de Rome, rectifiant une dépêche de l'Agence Stefani, raconte que dix gendarmes pontificaux, escortés par un détachement français, ont été attaqués près de Veroli, par une bande de brigands napolitains. Un des gendarmes a été tué et les Français ont eu quelques blessés. Sept brigands ont été faits prisonniers. Le Journal de Rome ajoute que le gouvernement pontifical, bien loin de provoquer le brigandage, est la victime.

Une feuille belge annonce que le vicomte de Conway, intendant de la liste civile et administrateur du domaine privé du roi Léopold, a été mis à la retraite. Le vicomte de Conway est l'auteur de cette lettre dirigée contre l'association des *Solidaires* qui a produit en Belgique une si vive sensation.

On télégraphie de Genève que le jury des Assises fédérales a prononcé l'acquiescement de tous les prévenus : à l'unanimité pour les prévenus radicaux, à la majorité pour les prévenus conservateurs.

Les acquittés ont renoncé à demander des dommages-intérêts.

La cour a décidé que les frais du procès seraient supportés par la Confédération.

Il résulte des nouveaux détails reçus d'Amérique, que la nouvelle de la prise de Savannah par les fédéraux ne repose que sur l'autorité du journal de Baltimore ; à New-York, on n'ajoute pas foi à cette nouvelle.

On mande de Constantinople qu'une loi d'une grande sévérité sur la presse vient d'être publiée.

J. REBOUX.

On écrit de New-York, au *Moniteur* : Nous avons enfin des nouvelles directes de l'armée du général Sherman. Les plus récentes sont du 12 décembre et viennent de Port-Royal (Caroline du Sud). Elles confirment les faits annoncés précédemment sous forme dubitative. Le général Sherman est arrivé devant Savannah sans

avoir rencontré nulle part de résistance sérieuse, sans avoir même eu de privations réelles à souffrir ; les combats qu'il a livrés n'étaient que de simples escarmouches destinées à donner le change à l'opinion publique, mais sans importance pour l'issue de la campagne.

La ville de Savannah serait défendue, paraît-il, par le célèbre général Beauregard, que seconderaient les généraux Hardee, Dick Taylor et Gustavus Smith.

Le général Sherman se trouverait donc en présence d'adversaires dignes de lui. On semble croire qu'une bataille est imminente sous les murs de Savannah ; on va même jusqu'à dire qu'elle a été déjà livrée et que la ville est tombée au pouvoir de Sherman.

Ce n'est là qu'une hypothèse ; toutefois, comme Savannah peut être facilement isolée de Charleston et qu'une armée employée à la défendre serait exposée en cas d'insuccès à être faite prisonnière de guerre, il ne serait pas impossible que Beauregard eût évacué cette place pour concentrer dans la métropole de la Caroline du Sud tous les moyens de résistance dont il dispose. Savannah n'est, d'ailleurs, que faiblement protégée du côté de la terre ; on l'a fortifiée à la hâte dans les dernières semaines, mais on ne s'attendait point à voir Sherman atteindre si rapidement son but, et le temps a dû manquer pour entourer la ville de retranchements suffisants. Au cas où le siège traînerait en longueur, les fédéraux recevraient des renforts qui leur assureraient une grande supériorité numérique.

Le 13 de ce mois, une expédition navale a quitté la forteresse Monroe, accompagnée de troupes de débarquement placées sous les ordres du général Weitzel. Cette expédition s'est dirigée vers le Sud. D'après la correspondance du *Times* de New-York, elle aurait été préparée de longue main et serait formidable. Ce qui prêterait de la vraisemblance à ce rapport, c'est que le contre-amiral Porter a pris en personne le commandement des forces de mer, et que le général Butler est parti aussi à la suite de la flotte. — Il n'y a guère que trois points que cette expédition puisse menacer : Wilmington, Charleston ou Savannah, et quoique la destination de l'amiral Porter soit tenue secrète, il est permis de supposer qu'il aiderait le général Sherman si le besoin de sa coopération se faisait sentir.

En Virginie, la marche du général Warren dans la direction de Weldon n'a, du reste, pas eu les résultats que l'impatience

publique en attendait. Au lieu d'aller jusqu'à Weldon, Warren s'est arrêté à moitié chemin, et il est retourné au quartier-général de Grant après avoir détruit la voie ferrée sur un parcours assez considérable. Si l'expédition de Warren n'avait d'autre but, elle a complètement réussi. Mais certains propos donnaient à entendre que c'est une entreprise à peu près avortée, puisque Warren est parvenu seulement à gêner les communications des confédérés, qu'il aurait dû, s'il eût atteint Weldon, intercepter complètement.

Une reconnaissance du général Longstreet sur la rive nord du James River n'a pas eu non plus de grands résultats. Autant qu'on en peut juger, ce mouvement était inspiré par le désir de tourner l'aile droite du général Butler, de surprendre quelques-unes de ses divisions qui sont dispersées et de les écraser en détail. Mais le hasard a fait échouer ce plan. Le général Longstreet est en effet venu se heurter contre des abatis d'arbres au milieu desquels il n'a point osé s'aventurer, quoiqu'ils fussent à peine gardés, et il a ramené ses troupes en arrière de crainte de les compromettre. Il paraît, du reste, qu'on est sans inquiétude à Richmond, et que le parti de la guerre à outrance y a tout à fait repris le dessus depuis l'élection de M. Lincoln, bien que les finances de la Confédération soient dans un état déplorable.

On lit dans la *Nouvelle presse libre*, de Vienne :

Nous avons mentionné le bruit d'une entente entre M. de Pfordten, M. de Beust, M. de Varnbühler (du Wurtemberg), M. de Dalwigk (du grand-duché de Hesse), pour établir une triade. On nous écrit aujourd'hui : Il est vrai que les ministres des Etats secondaires se sont entendus : ils se sont entendus pour ne rien faire provisoirement. Le Saxon Beust a été tiède, le Hessois Dalwigk, froid, le Wurtembergeois Varnbühler, de glace. M. de Pfordten reviendra tout-à-fait déçu dans sa patrie bavaroise. Le Hanovre, sondé auparavant, a refusé de prendre part à la conférence. On paraît avoir considéré comme superflu de le demander à Hesse-Cassel ; pour divers motifs, il ne pouvait être question de Bade.

Le gouvernement anglais a reçu un télégramme suivant de Calcutte, en date du 12 décembre : La forteresse de Dahnakote, dans le Boutan, a été capturée avec une perte de deux officiers et de cinquante soldats. C'est une position très forte. Une explosion accidentelle a causé la mort de trois officiers et sept soldats.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 29 décembre.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Augmentation : Portefeuille, 1,032,056 liv. st. ; compte du Trésor, 906,509 liv. st. ; comptes particuliers, 112,836 liv. st. Diminution : Réserve des billets, 295,040 liv. st. ; encaisse métallique, 206,786 liv. st.

Genève, 29 décembre, soir.

Assises fédérales. — M^o Desgouttes, défend Krauss. Il soutient que le prévenu a fait son devoir en sequestrant le cabinet d'Etat.

Le procureur-général répliquant, dit que la politique passionne les débats. Il critique le système électoral établi par le Grand-Conseil actuel de Genève et maintient l'accusation, indiquant comme probable une amnistie, s'il y a condamnation. M^o Philippon revient, dans sa réplique, sur l'élection du 21 août et soutient que la religion des chambres fédérales a été surprise quand elles ont validé l'élection de M. Chenevière.

Les débats sont clos. La cour rendra son verdict demain.

Genève, 30 décembre, 3 heures.

Assises fédérales. — Le jury a prononcé l'acquiescement de tous les prévenus, à l'unanimité, pour les prévenus radicaux, à la majorité, pour les prévenus conservateurs.

Les acquittés ont renoncé à demander des dommages-intérêts. La cour a décidé que les frais du procès seraient supportés par la Confédération.

Amsterdam, 30 décembre.

La Banque de Hollande a réduit son escompte de 6 à 5 1/2 pour cent.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 1^{er} JANVIER 1865

LE

RENOUVELLEMENT DE L'ANNÉE

Chez les différents peuples du Monde

(Suite)

Voici cette aventure, que j'ai rapportée dans un ouvrage spécial sur les mœurs et les coutumes des Etats-Unis.

Devant aller rendre visite à une dame américaine que j'avais eu l'occasion de voir une seule fois, je me trompai de porte et me trouvai étranger au milieu d'une douzaine de dames et de demoiselles. Elles me regardèrent fort bien, et pendant quelque temps je ne m'aperçus pas de mon erreur. Ces dames m'offrirent à boire, et je bus ; puis nous capotâmes un peu de toute chose. Cependant, ne voyant pas arriver dans le salon la dame à laquelle je venais particulièrement rendre visite, je demandai à une demoiselle si cette dame allait bientôt venir, et je la nommai.

— Cette dame, me dit-elle, est vivante,

comme font toutes les demoiselles américaines à propos de tout ; mais elle ne viendra pas, cette dame, et nous ne la connaissons pas.

— Comment ! repris-je étonné et confus, vous ne connaissez pas cette dame ? Mais vous n'êtes donc pas de sa famille ? mais je ne suis donc pas ici chez elle ?

— Pas du tout, reprit toutes les demoiselles en éclatant de rire ; elle demeure la porte à côté.

Alors, me dirigeant vers la dame que son âge permettait de supposer la maîtresse de la maison :

— Mille pardons, madame, lui dis-je, de cette erreur involontaire, que je ne me sens pourtant pas la force de regretter entièrement, puisqu'elle m'a procuré le plaisir de vous voir. Serais-je assez heureux pour vous faire agréer mes excuses ?

— Vos excuses sont superflues, monsieur, et nous avons pensé tout de suite que votre visite chez nous n'était que le résultat d'une méprise, comme cela peut arriver à cette heure de la nuit et dans la précipitation à terminer des visites en retard.

— Permettez-moi, madame, ajoutai-je, de vous présenter ma carte en me retirant.

Et je remis ma carte à cette charmante lady. Il se trouva que j'étais indirectement connu d'elle comme artiste ; au lieu de me laisser continuer mes visites, elle me retint à souper, et nous fîmes de la musique une partie de la nuit.

Dans la capitale du Pérou, à Lima la fête du renouvellement de l'année a lieu le jour de Noël.

On ne se fait point de cadeaux, comme en France, ou on ne va point rendre visite aux dames comme à New-York, mais on s'invite à souper en plein air sur la place

publique, ce qui est infiniment plus amusant et plus pittoresque, dans ce pays privilégié où la température est toujours douce.

Après la messe de minuit, à laquelle toute la population péruvienne assiste, et qu'on appelle là-bas la *messu du cog*, on se rend en foule sur les places publiques, où des cuisines en plein vent sont établies.

Il s'agit de fêter le plus galement possible la *buenas noche* (la bonne nuit).

Le spectacle est digne du pinceau de l'artiste.

Ce ne sont partout que cuisines improvisées et enguirlandées de saucisses et de comestibles de toutes sortes.

La poêle modeste de la modeste *samba* exhale l'odeur appétissante des saucisses frites, à côté de la broche ambitieuse de l'Indien, toujours grave, où sont majestueusement enfilées des volailles et des pièces de gibier.

Plus loin se dresse une table sur laquelle s'étalent des tranches de jambon. Ici c'est du poisson qui frit. Là-bas on fait des œufs pochés. A droite on entend le cri du marchand de gâteaux de maïs. A droite les amateurs de *picanti*, de *pépián* et de *tomat* encombrant les cuisines où l'on fabrique ces plats nationaux. Partout on boit à pleins verres le *chicha*, sorte de bière très en honneur dans l'ancien empire des Incas.

Au bruit des marchands pour attirer l'attention des passants sur leur marchandise qui grille et crépite, vient se joindre les cris d'appel et d'interpellation, les éclats de rire d'une foule joyeuse et les chants d'une musique vulgaire, mais entraînante.

Les *senoritas*, avec cette grâce espagnole d'une si haute saveur, parlent haut, gesticulent et s'assoient par terre à côté des graves caballeros qu'elles ont invitées

à souper. Point d'assiette : le pain qu'on mange en tient lieu, et la tradition de cette fête charmante veut qu'en pareille occasion on emprunte à notre père Adam sa fourchette habituelle. Ah ! la bonne nuit que cette *buenas noche*, et qu'il est donc fatigant qu'elle tente à disparaître sous l'action du contact européen !

- Caballero, un verre de chicha ?
- Deux, señorita.
- Trois, caballero ?
- Soit, señorita, je boirai ce que vous voudrez.

Le caballero n'a pas fini son troisième verre de chicha, que la même Liménienne aperçoit un de ses adorateurs, le respectable Pedro Caranvarez, dont le cœur, toujours jeune, apparaît, comme un anachronisme, dans un corps de soixante ans, orné d'une panse à la Saicho Pansa.

— *Pedrito*, lui dit la señorita en accompagnant sa voix d'un sourire malin et d'un geste expressif ; venez souper avec nous.

— C'est trop tard, belle Carmen ; je n'ai pu refuser à votre amie Juanita les saucisses et les œufs pochés qu'elle m'a offerts avec presque autant de grâce que vous pourriez le faire vous-même.

- *Pedrito*, vous me refusez !
- Croyez bien que...
- *Pedrito*, vous ne m'aimez pas.
- Charmante Carmen, je souperai deux fois.

Et sur toute la ligne ce ne sont que conversations amicales, d'un caractère attractif et original pour l'étranger que sa bonne étoile fait trouver à Lima pendant une nuit de Noël.

Les premières lueurs du jour sont pour les *cholos* et les *negros* le signal d'une danse effrénée, qui apparaît comme l'apothéose de cette bruyante fête de nuit.

Chacun alors rentre chez soi en passant par les principales rues illuminées, et dont les magasins sont restés ouverts.

Dans la Nouvelle-Grenade, se mêlent des processions nocturnes auxquelles se mêlent des personnages déguisés simulant des saints, des saintes, des anges et même le diable avec ses cornes, sa carapace rouge et sa longue queue, étaient en usage pour célébrer le renouvellement de l'année. On a reconnu les inconvénients de ces processions au double point de vue de la sûreté générale et du respect dû à la religion, et c'est en se faisant des visites et en s'offrant des bonbons, comme on le fait en France, que le premier jour de l'an est célébré généralement dans cette partie de l'Amérique.

Au Mexique, les choses se passent aussi à peu près comme chez nous depuis quelques années.

Sous l'empire des Montézuma, le renouvellement de l'année, composée de dix-huit mois de vingt jours chacun, avec cinq jours complémentaires, se faisait avec une très grande pompe. La fête durait cinq jours, pendant lesquels le peuple tout entier se livrait au plaisir. Les boutiques étaient fermées, les tribunaux prenaient des vacances, les prêtres eux-mêmes désertaient les autels.

Voici l'emploi de ces cinq jours de réjouissances :

Le premier jour était consacré à des visites réciproques.

Le second jour, on assistait à des spectacles gratuits.

Le troisième jour, on faisait de la musique et on dansait.

Le quatrième jour on se livrait à la bonne-chère.

Le cinquième jour on renouvelait les vi-